Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Herausgeber: Générations
Band: - (2015)
Heft: 71

Artikel: Ce que je dois à mes parents
Autor: Châtel, Véronique / Sommer, Audrey / Rapaz, Jean-Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-831104

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ce que je dois à mes parents

HENRI DÈS
75 ANS, AUTEUR-COMPOSITEUR ET CHANTEUR POUR ENFANTS

Nous sommes tous porteurs de valeurs transmises par nos pères et mères. C'est à partir de ce capital familial qu'on se construit et qu'on devient soi-même un adulte qui transmettra. 12 personnalités romandes – reconnaissantes — témoignent.

C'est rare qu'on s'en vante. Que «comme son père», on déteste les contraintes ou que «comme sa mère», on ait le sens de l'accueil chevillé au corps. On est tellement pétri de culture individualiste qu'on se fantasme libre. Né «ex nihilo». Pourtant, quand on y regarde de près, nous sommes tous porteurs d'une mythologie familiale qui nous inscrit dans une histoire transgénérationnelle. «Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt», affirmait le père de Marie-Thérèse Chappaz. Résultat: sa fille, vigneronne indépendante, se lève spontanément à l'aube pour veiller sur ses vignes. La comédienne, Anne Richard, a quant à elle tout misé dans son métier, car elle a intégré, en voyant son père partir tôt au travail et en entendant sa mère regretter de n'avoir pas aussi investi une carrière professionnelle, que le travail était la clé de la réalisation de soi.

S'agirait-il de se méfier de cette empreinte familiale? «Seulement si elle bloque dans un schéma de répétition», rassure la psychothérapeute analytique et transgénérationnelle, Christine Ulivucci*. «Pour fonctionner comme des sujets, les individus ne doivent pas rester enlisés dans des attentes parentales souvent transmises implicitement.» Il faut donc autant que possible «se libérer de ce que l'on a pensé, dit, projeté pour nous», ajoute-t-elle. Et pour cela, décrypter les mantras familiaux et autres philosophies de vie qui agiraient sur nous à notre insu. Pour autant, si nous sommes porteurs de valeurs familiales, nous subissons d'autres sources d'influences, extérieures à la famille. Il appartient donc à chacun de concocter sa propre combinaison de références sur lesquelles s'appuyer pour devenir une personnalité particulière. Sans doute dotée d'un air de famille, mais d'un petit air seulement. On doit à nos ascendants, mais jamais tout ce que l'on est. D'ailleurs, nos descendants font pareil. Ils ne captent chez nous que ce qui fait «valeur» pour eux.

VÉRONIQUE CHÂTEL

*Ces photos qui nous parlent, *Christine Ulivucci, Payot*
http://christine.ulivucci.free.fr/

«Si tu veux faire le clown, fais-le bien et pas à table»

«Mon père était plutôt cérébral, ma mère très instinctive. Moi, je travaille beaucoup avec ma tête, je suis assez réfléchi... En même temps, je fonctionne aussi très souvent à l'instinct.» Sinon, Henri Dès, lorsqu'il évoque l'influence de ses parents, se rappelle d'une phrase que son père avait sortie à table. «Je faisais toujours l'âne. Il m'a dit: "Henri, si tu veux faire le clown, fais-le bien et pas à table!"» Sage, le jeune Henri Destraz, de son vrai nom, a d'abord fait un apprentissage de dessinateur architecte avant d'entamer des études à l'Université du soir pour devenir architecte tout court. De quoi rassurer ses parents. Ensuite... «Quand j'ai commencé à chanter lors d'un concours amateur, au café de Bourg, j'ai vu un soir mon père caché derrière la porte entrebâillée. Il est mort peu après. Ma mère, qui était coiffeuse, ne s'est jamais opposée à ma carrière artistique, même si je voyais bien qu'elle et ses clientes à qui elle parlait de moi ne comprenaient pas mon choix. Elles étaient plutôt désespérées.» De ses parents, on dira qu'il a reçu des valeurs comme l'amour, la tolérance et le respect.

WEB
Anne Richard, Esther Mamarbachi, Daniel Perroud, Frédy Knie et Celine van Till: plus de témoignages sur generations-plus.ch

Corinne Cuendet / Keystone Salvatore Di Nolfi / DR

PHILIPPE CHEVRIER,
55 ANS, CUISINIER ÉTOILÉ ET PROPRIÉTAIRE – ENTRE AUTRES — DU DOMAINE DE CHÂTEAUVIEUX DEPUIS 1989

« Je dois à ma mère d'avoir les pieds bien sur terre »

« J'ai adoré ma grand-mère et ma mère qui m'ont donné une vie simple. J'habitais alors dans la banlieue de Paris et, à 14 ans, j'ai décidé de quitter la maison pour une chambre de bonne au 8e étage. J'ai alors commencé à travailler dans une usine de voiture décapotables, voitures que j'ai du reste souvent reçues en cadeau dans ma vie, plus tard... Bref, j'estime ne rien devoir à personne! J'ai affronté la vie seule, mes erreurs, je me les dois, tout comme mes succès. Je crois avoir toujours su être bien accompagnée. De ma mère, qui travaillait dans les métiers de la laine, et de ma grand-mère, qui était boulangère et d'origine paysanne flamande, je dois d'avoir les pieds bien sur terre et des ambitions réalistes et réfléchies. A l'âge des aventures et des demandes en mariages, j'ai toujours su dire non, alors que les possibilités étaient nombreuses. Mais le jour où je suis tombée sur mon mari, j'ai su qu'il serait l'homme de ma vie, un grand seigneur.
Un conseil aux jeunes filles? A l'heure où l'on consomme tous azimuts et avec grande rapidité, où l'on ne donne plus le temps aux hommes de rêver, je pense qu'il faut réapprendre à dire peut-être. Le meilleur passeport reste quant à moi toujours le même, la bonne éducation, même sans diplôme! Ma mère était très simple mais personne n'a jamais été autorisé à mettre ses coudes sur la table! Même si c'est prétentieux, je le répète: je ne dois ma réussite qu'à mon travail. Je n'ai donc personne d'autre à remercier que moi-même. »

NADINE DE ROTHSCHILD,
83 ANS, ACTRICE ET AUTEUR

« Je revendique mon statut de fils à maman »

« Ma maman m'a transmis le goût des belles et bonnes choses. C'est pour ça que je suis devenu cuisinier. Elle m'a aussi inculqué une certaine rigueur. Je viens d'une famille modeste où rien ne tombe du ciel, mais où tout est possible. Quand j'ai décidé, à 27 ans, de reprendre Châteauvieux, ma mère a été mon plus grand soutien. Elle m'a dit: "Tu sais travailler, tu vas y arriver."
J'ai toujours été dans les pattes de ma maman, de ma grand-mère, quand elles préparaient les repas et faisaient les confitures, les sirops pour la toux. C'était évident que j'avais envie de ressembler à ces femmes qui savaient rassembler lors des repas de fêtes ou du dimanche. Tout se lie autour d'un repas, l'amour, la famille, le business. Pour moi, être cuisinier c'est être en permanence dans les belles et bonnes choses de la vie.
Je n'ai quasiment plus eu de père à l'âge de 11 ans, mais j'ai eu une mère exceptionnelle qui valait à elle seule un père et une mère. Je revendique mon statut de fils à maman. Je trouve que c'est un bel hommage.
Quand on entre en apprentissage, on entre dans un milieu professionnel. Il y a un côté plus rigoureux que dans une cuisine ménagère. Mais j'avais déjà le palais grâce à la cuisine de ma maman. Elle nous faisait découvrir des produits que l'on ne trouvait pas facilement dans les commerces à l'époque. Quand on rentrait de l'école, mes deux frères et moi, il y avait toujours une entrée, un plat, un dessert fais maison.
Il y a 30 ou 40 ans, les cuisiniers se cachaient pour faire leur recette. Plus aujourd'hui. J'ai transmis mon savoir-faire, mais aussi certaines de mes entreprises à d'anciens employés. J'ai un fils de 7 mois et je vais aussi lui enseigner le goût des bonnes et belles choses, mais aussi que l'on n'a rien sans le travail. »

« Ils m'ont donné le goût de la liberté ! »

BARBARA POLLA,
66 ANS, ÉCRIVAIN, MÉDECIN, GALERISTE

« Ce que je dois à mes parents ? Le goût de la liberté. Passionné par la culture grecque, mon père nous avait, mes frères et moi, fait sauter une année scolaire dans les petites classes, pour partir en Grèce avec son seul salaire d'enseignant en année sabbatique. Nous étions cinq, une voiture, une tente. Et ça a été l'une des plus belles années de ma vie. J'en ai tiré cette philosophie que tout est possible dès lors qu'on suit son désir. Cela rend même les autres heureux, parce que c'est libérateur. Par la suite, je me suis toujours efforcée de me l'appliquer à moi-même. Mes quatre enfants ne m'ont pas empêchée de devenir médecin, femme politique, galeriste et écrivain. A mes filles, j'ai eu à cœur de transmettre ce goût de la liberté. Notamment la liberté de penser. J'ai défendu la recherche génétique, l'IVG, je m'oppose à toute censure et en particulier à l'auto-censure. Je plaide pour la liberté d'expression, la liberté sexuelle, la liberté d'apprendre. Mes filles se sont approprié ma manière de fonctionner. Elles savent qu'elles peuvent tout faire sans y être obligées pour autant. »

« Une grande partie de moi est… eux »

Dans la vie de Joseph Gorgoni, plus connu encore sous le nom de Marie-Thérèse Porchet, la famille joue un rôle essentiel : « Je dois tout à mes parents. Une grande partie de moi est… eux. Ils ne m'ont jamais empêché de faire ce que je voulais. J'aimais beaucoup ma grand-mère. C'est d'ailleurs elle qui m'a inspiré le personnage de Marie-Thérèse Porchet. Elle était très drôle et, à 80 %, nous riions avec elle… et non pas d'elle. Dès l'âge de 4 ou 5 ans, j'ai dit que je voulais devenir chanteur. Cela amusait mes parents, puis, quand je suis devenu adolescent, ça a un peu plus inquiété mon père, qui avait peur que je ne sois malheureux. Il était très sévère, mais m'a laissé faire ce que je voulais. Comme pour lui la danse était une activité de filles, il m'a seulement dit que je prendrais des cours quand je pourrais les payer. Ce que j'ai fait à 18 ans. A ma connaissance, je suis le premier à avoir choisi un métier artistique dans la famille. Mon père nous a toujours encouragés, ma sœur et moi, à être nous-mêmes sans nous préoccuper du regard des autres, tout en les respectant bien sûr. C'est devenu ma philosophie… Je n'ai pas d'enfant. Mais j'ai des neveux et nièces auxquels je transmets cette valeur importante. Mon père est décédé le jour de Noël 1999, mais j'ai toujours ma mère. Elle a des soucis de santé qui ont nécessité son placement dans un établissement où elle est bien entourée. Je lui rends visite très souvent. C'est ma façon de lui rendre ce qu'elle m'a donné. »

JOSEPH GORGONI,
49 ANS, HUMORISTE QUI S'EST FAIT CONNAÎTRE EN ENFILANT LE COSTUME DE MARIE-THÉRÈSE PORCHET

« Nous avons appris très tôt à déguster le vin »

MARIE-THÉRÈSE CHAPPAZ,
55 ANS, VIGNERONNE, PROPRIÉTAIRE D'UN DOMAINE CULTIVÉ EN BIODYNAMIQUE

« Si mon père ne m'avait pas donné une vigne quand j'avais dix-sept ans, je serais devenue sage-femme et je serais partie dans les pays du tiers monde pour quitter le terreau familial où je me sentais enchaînée. Mon père aurait voulu exercer un métier en rapport avec la nature, mais la pression familiale l'a conduit à se diriger vers le droit. Je l'entends encore me répéter combien je serais heureuse d'être indépendante et de travailler dans l'amour de la nature et de la région. Par ailleurs, il avait une bonne cave et nous avons appris très tôt à déguster le vin. Alors, après avoir travaillé comme employée de cave, j'ai repris les vieilles vignes de mon grand-oncle. Toute la famille a été très fière de moi. Mon oncle Maurice Chappaz compris. Quand je crois à un idéal, j'y vais. Cela m'a permis de me développer à ma manière : en me mettant à la culture biodynamique notamment. Mais la vigne compte tellement dans ma vie, je lui consacre plus de temps qu'à moi. »

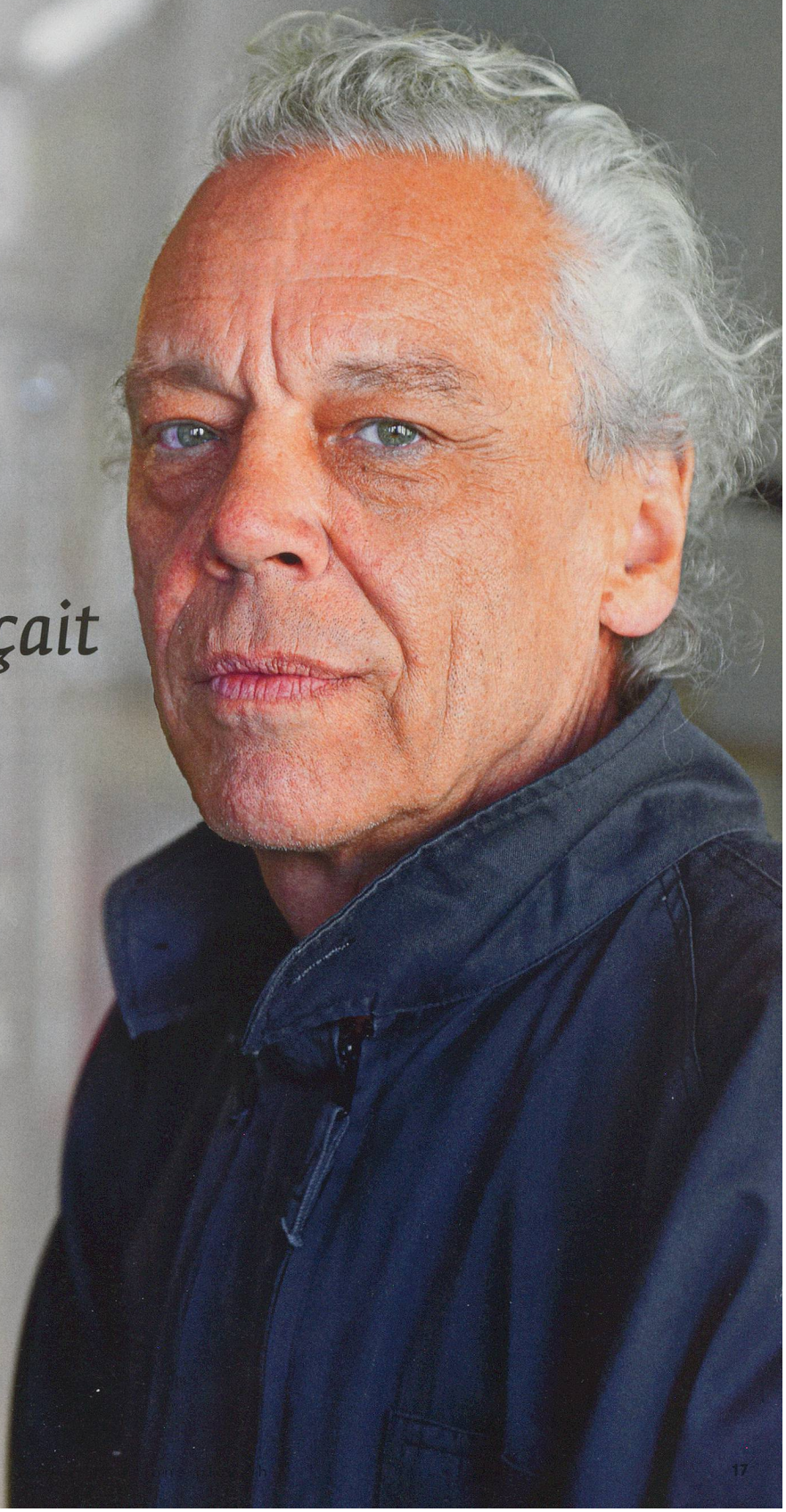
DR / Pascal Bernheim / Steeve Iuncker-Gomez / Corinne Cuendet

PASCAL AUBERSON,
63 ANS,
MUSICIEN MULTI-INSTRUMENTISTE,
CHANTEUR

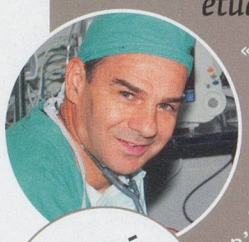
«Je n'ai pas eu le choix de ne pas devenir musicien. Mon frère, musicien, et ma sœur, cantatrice, non plus. Non seulement, on a entendu toutes les musiques dès notre plus jeune âge: jazz, classique, Ravel, Brel, Count Basie, Stravinski. Il n'y avait pas de barrières entre les genres. Mais notre mère, qui était une merveilleuse pianiste et mon père, le chef d'orchestre que l'on sait, nous ont transmis une vision holistique de la musique. Chez nous, la musique remplaçait les mots. On se mettait au piano pour se dire je t'aime ou je te déteste. Si je suis un touche-à-tout artistique, c'est que tout me touche. Cela me vient de l'enfance. De cette ouverture de mes parents. La seule chose qui énervait vraiment

« Chez nous, la musique remplaçait les mots »

mon père, c'était qu'on soit mauvais en musique. Alors si on voulait en faire, il fallait travailler ses doigtés. Je me souviens de soirées passées à faire de la musique et à chanter, qui étaient synonymes de fêtes et de communion entre les êtres. Chez nous, il n'y avait pas de coupure entre l'art et la vie. Il n'y en pas non plus dans ma vie actuelle. L'autre jour, il y avait chez moi mes deux fils, César, 29 ans, et Louis, 19 ans, des comédiens, des ados, et mon petit-fils Arthur, dix mois. On était chacun dans son coin, à travailler et puis on a mangé, chanté, échangé. J'adore ces moments. C'est important de ne pas couper le fil entre les générations et de vibrer ensemble malgré les années qui nous séparent. Sinon, c'est la barbarie.»



«Ils nous ont offert l'opportunité de faire des études»



RENÉ PRÊTRE,
58 ANS, CHIRURGIEN DU CŒUR

«Je leur dois la vie, bien sûr, mais aussi une jeunesse heureuse! Et l'accès aux études, ce qui n'était pas évident dans le milieu agricole naguère. On était sept gamins, échelonnés sur une dizaine d'années.

Nous étions une famille d'agriculteurs traditionnelle, très modeste, qui élevait une douzaine de vaches et cultivait des lopins de terre un peu partout. Un des frères a repris le domaine, mais hélas a dû le céder.

Mes parents n'avaient pas fait d'études. A nous, ils ont donné cette opportunité à la condition de nous débrouiller seul. On faisait nos devoirs à la cuisine dans une cacophonie extraordinaire! Il y avait beaucoup de travail à la ferme. Toutes les vacances, et cela jusqu'à mon diplôme, je les ai passées à aider aux récoltes: on bossait comme des fous. Sûr, cette période a contribué à ma formation. Dans mon métier de chirurgien, il faut certainement des qualités intrinsèques. Mais la débrouillardise aide beaucoup et, sur ce plan-là, j'étais ferré : on réparait nos machines nous-mêmes, il fallait être inventif. La dextérité ici était certes plus grossière que celle de mon métier, mais elle s'exerçait déjà. Et il y avait aussi ce fait que la tête et les mains devaient travailler ensemble.

Mon merci va aussi à ce pays, qui donne des possibilités de formation extraordinaires! Aujourd'hui, mes deux filles, devenues adultes, sont très responsables et peu matérialistes. Elles profitent peut-être mieux de la vie que moi, avec de vraies vacances...»

NICOLAS BIDEAU,
46 ANS, DIRECTEUR DE PRÉSENCE SUISSE

«Le mariage entre l'inventivité et la diplomatie»

«Je peux dire que mon grand-père paternel m'a transmis l'amour de la montagne. Ma grand-mère maternelle, avec qui j'ai grandi à Prague, m'a, quant à elle, offert un pendentif représentant un ange protecteur. Depuis, j'en ai offert des similaires à ma femme et mes trois enfants, et c'est devenu le talisman familial. Mes parents m'ont fait prendre conscience du rôle et de la force de la créativité. Le mariage entre l'inventivité et la diplomatie est d'ailleurs au cœur de mon boulot actuel à Présence Suisse. Je retrouve le côté saltimbanque de mes parents dans les grands événements que j'organise dans les maisons ou les pavillons suisses. Personne n'a jamais été diplomate dans ma famille, mais j'ai choisi mon métier par passion pour les relations internationales. En tant qu'enfant de la guerre froide, que j'ai vécue de manière très émotionnelle via ma mère qui a fui la Tchécoslovaquie, j'ai toujours été fasciné par les relations entre les Etats. Mes parents ont toujours trouvé ce métier un peu conservateur, étrange. Ça ne m'a pas dérangé, je m'émancipais d'eux, de leur voie. J'aime désormais débattre avec mes enfants de l'image qu'a la Suisse dans le monde, leur communiquer les défis de notre pays pour l'avenir. Leur parler des aspects de la politique internationale est ma façon de rendre ce qui m'a été donné. N'est-ce pas là le sens de nos vies?»

GÉRALDINE FASNACHT,
35 ANS, PRATIQUE LE SNOWBOARD FREERIDE, LE BASE JUMP ET LE VOL EN WINGSUIT.

«Le goût du voyage, de la montagne et de la nature»

«La loyauté et la persévérance font partie des gènes familiaux. Mes parents m'ont aussi transmis le goût du voyage, de la montagne, de la nature et des rencontres avec des personnes d'horizons différents. A leur manière, ce sont d'ailleurs tous deux des aventuriers, dans la mesure où ils ont chacun créé leur entreprise et sont allés jusqu'au bout de leurs idées. Ma mère m'a toujours répété qu'il fallait vivre ses rêves pour ne pas avoir de regrets, ce que j'ai d'abord fait en partant seule, à l'âge de 18 ans, faire du snowboard dans la cordillère des Andes, au Chili. Puis, en 2001, contre l'avis de mon père, mais avec l'approbation de ma mère, j'ai décidé de répondre à la prestigieuse invitation de l'Xtreme de Verbier. J'ai alors décidé de démissionner de mon poste de load controller *(gestion du chargement des avions, que ce soit le kérosène, les passagers ou les plateaux-repas, ndlr)* afin de me préparer. J'ai gagné l'épreuve, ce qui a été un tournant dans ma vie. Mes grands-parents auraient été fiers de moi, notamment les parents de ma mère, dont j'étais très proche.»

DR / RTS/LOUVION Jay

MARTINA CHYBA,
50 ANS, JOURNALISTE À LA RTS, CHRONIQUEUSE ET ÉCRIVAIN.

«Ma famille m'a transmis le goût du travail, le fait que l'on ne dépense que ce que l'on gagne et qu'il faut être indépendant.
Mes parents sont arrivés de Tchécoslovaquie en Suisse en 1968, j'avais 3 ans. Ils se sont intégrés par le travail, quand il y a eu des périodes économiques difficiles ils n'ont pas hésité à prendre des boulots différents de leur formation et peu payés.
Moi, j'ai toujours su que je voulais raconter des histoires et/ou enseigner, mais je ne savais pas quelle forme cela prendrait. Mes parents m'ont fait confiance et j'ai été libre de mes choix, à condition que j'assume après. Par exemple, née catholique romaine, j'ai refusé de suivre le catéchisme à l'âge de 8 ans et ils ont accepté. Et un jour, je leur ai annoncé que j'allais travailler à la télé.
Dans ma famille on est plutôt chiffres (père économiste, mère ingénieure, sœur prof de mathématiques à l'université). Je suis la seule «lettreuse» et j'ai donc trouvé mon chemin en solitaire.

«Mes parents m'ont fait confiance... à condition que j'assume»

J'essaie de passer l'idée d'exigence, avec mes enfants bien sûr, mais aussi avec les journalistes qui travaillent avec moi. Je demande à mes enfants d'être curieux et je veux qu'ils soient droits et justes, qu'ils deviennent des citoyens qui ont leur mot à dire. Ma fille vient d'avoir 18 ans, je lui demande de voter, ce qu'elle fait volontiers d'ailleurs...
Je n'ai pas du tout une vision clanique de la famille. On fait des enfants parce qu'on les désire et ensuite notre travail de parent est de les mener hors du nid et de les laisser s'envoler. L'idée qu'on se doit quelque chose m'horripile. Passer des bons moments ensemble, donner de l'argent si on en a envie, transmettre son entreprise, oui bien sûr, si c'est un choix libre, mais si c'est une obligation ou un poids familial, alors au secours.»

PASCAL COUCHEPIN,
73 ANS, CONSEILLER FÉDÉRAL DE 1998 À 2009

« L'ambiance familiale a forgé ma vision du monde »

« Je n'ai pas connu mon père, il est mort à 40 ans, quand j'en avais cinq. Mais il était présent à travers les récits de ce qu'il avait été, militaire et avocat. Ma mère – avec l'aide de mes grands-mères également veuves – a élevé quatre enfants de moins de sept ans de manière parfaite. Elle a réussi à organiser la vie matérielle sans jamais se plaindre. Quand elle repensait à cette époque, elle disait toujours: "Ça s'est bien passé." Ça m'a marqué. A table, elle disait parfois: "J'ai dû puiser dans le capital." On savait ce que cela voulait dire. L'ambiance familiale a contribué à forger ma vision du monde.

J'ai choisi mon métier par élimination. Je voulais être ingénieur, mais mes capacités en mathématiques étaient insuffisantes, j'ai aussi écarté la médecine. Je me suis consacré au droit et à la politique. Mon grand-père avait été conseiller national, mon père député. La politique a toujours était présente dans la famille, mais jamais dans un esprit partisan. Il y avait une base radicale et après chacun pouvait avoir ses propres convictions. Ma mère ne m'a pas encouragé, mais elle respectait mon choix. Elle ne m'a pas non plus découragé. Elle était patriote, sincèrement. Servir son pays était important.

Dans la famille, la politique était quelque chose de sérieux, on prenait des risques. Mais c'était aussi un jeu auquel on pouvait perdre. Il n'y avait pas d'amertume à avoir. Etre élu n'était pas un droit et perdre n'était pas un drame. On gardait ses idées et on repartait.

La transmission ne s'impose pas. J'ai une fille qui est conseillère municipale à Martigny, un fils avocat. Ma cadette n'a pas de passion pour la politique, mais elle vote. La participation à la vie publique est quelque chose qui les concerne, donc ça a marché. On vit dans la ville, le canton, le pays de nos ancêtres; avec un système politique qui fonctionne. J'espère que les jeunes sauront maintenir cet équilibre. »

Wollodja Jentsch

DOSSIER RÉALISÉ PAR VÉRONIQUE CHÂTEL, AUDREY SOMMER, JEAN-MARC RAPAZ, FRÉDÉRIC REIN, BARBARA SANTOS, MARTINE BERNIER ET BLAISE WILLA

« Grâce à mes lunettes-loupes, le gâteau a de nouveau bon goût ! »

Mal voir et bien vivre, c'est possible!
La réadaptation en basse vision peut vous aider:

www.malvoir-bienvivre.ch

UCBAVEUGLES
Union centrale suisse pour le bien des aveugles

Une campagne de l'UCBA

Avec le soutien de: Union suisse des aveugles, Fédération suisse des aveugles et malvoyants FSA, Fondation Leenaards